

Conseils d'un Spectateur

En octobre 1917, la situation est tendue à l'extrême: le Gouvernement Provisoire, mal appuyé sur un « Conseil de la République » artificiellement constitué et ne représentant pas le pays, se livre à d'impuissantes représailles contre les « bolchéviks ». Mais dans toute la Russie les paysans se saisissent des terres ; au front, les soldats promettent de quitter les lignes aussitôt l'hiver. Le dénouement est fatal. Dans les villes on parle ouvertement de la prise du pouvoir par les Soviets, comme de la seule issue au problème qu'on a vainement essayé de résoudre autrement depuis 7 mois. Le Congrès des Soviets de la Région du Nord (Petrograd, les armées du « front Nord », la flotte Baltique, Revel, Helsingfors, etc...) se réunit le 10 octobre pour manifester l'opinion des éléments précisément les plus actifs de Russie. Lénine est, à ce moment, obligé de se cacher en Finlande; mais il se tient en liaison permanente avec le Comité Central du parti bolchévik, avec les Comités de Petrograd et de Moscou, avec les camarades de Russie. Il ranime les courages ébranlés, affermit les indécis, multiplie les conseils pratiques.

La lettre que voici, écrite le 8 octobre 1917, a été publiée pour la première fois dans la *Pravda* du 7 novembre 1920. Elle est reproduite au t. XIV des Œuvres Complètes de Lénine, 2^e partie, p. 269-271.

On sait que Lénine, « spectateur » malgré lui, est rentré dès qu'il l'a pu à Petrograd, caché dans le quartier ouvrier de Vyborg, et se trouvait à Smolny au début des événements d'octobre.

Pierre PASCAL.

J'écris ces lignes le 8 octobre et j'ai peu d'espoir qu'elles puissent être le 9 entre les mains des camarades de Petrograd. Il est possible qu'elles arrivent trop tard, puisque le Congrès des Soviets du Nord est fixé au 10 octobre. Je veux pourtant essayer de donner mes conseils de « spectateur » pour le cas où la grande action des ouvriers et soldats de Petrograd et de toute la région, tout en étant imminente, n'aurait pas encore eu lieu.

Que tout le pouvoir doive appartenir aux Soviets, c'est clair. Il doit être non moins évident pour tout bolchévik qu'un gouvernement prolétarien — ou bolchévik, car c'est aujourd'hui la même chose — est assuré de la sympathie entière et du soutien dévoué de tous les travailleurs et exploités de l'univers en général, et des paysans de Russie tout spécialement. Sur ces vérités trop connues et depuis longtemps démontrées, inutile de s'arrêter.

Ce qu'il faut expliquer, ce qui n'est pas encore clair à tous les camarades, c'est que prise du pouvoir par les Soviets signifie aujourd'hui insurrection en armes. Ce devrait être évident, et pourtant on continue d'épiloguer. Reculer aujourd'hui devant l'insurrection en armes, ce serait trahir la principale revendication du bolchévisme — tout le pouvoir aux Soviets — et trahir à la fois tout l'internationalisme révolutionnaire.

Mais l'insurrection est un combat politique d'un genre particulier, soumis à des lois particulières, et qu'il faut étudier. Marx a exprimé cette vérité avec un relief remarquable, en écrivant que « l'insurrection, comme la guerre, est un art ».

Les règles principales de cet art, d'après Marx, sont :

1°) Ne jamais jouer avec l'insurrection, mais, en la commençant, savoir fermement qu'il faut aller jusqu'au bout.

2°) S'assurer une grande supériorité de forces au point décisif, au moment décisif, sans quoi l'adversaire, supérieur par la préparation et par l'organisation, anéantira les insurgés.

3°) Une fois l'insurrection commencée, agir avec le maximum de décision et absolument, à tout prix, engager l'offensive : « la défensive est la mort de l'insurrection ».

4°) Tâcher de surprendre l'ennemi, saisir le moment où ses troupes sont dispersées.

5°) Obtenir chaque jour — chaque heure même, peut-on dire quand il s'agit d'une ville — quelque succès, fût-il de peu d'importance, afin de conserver la supériorité morale.

Marx résume l'enseignement de toutes les révolutions quant à l'insurrection par ces mots « du plus grand maître de tactique révolutionnaire que l'histoire ait jamais connu: de l'audace, de l'audace et toujours de l'audace ! ».

Appliqué à la Russie et à octobre 1917, cela signifie : simultanément, offensive la plus brusquée et la plus rapide possible sur Petrograd, du dedans et du dehors, des quartiers ouvriers et de Finlande, de Revel et de Cronstadt, offensive de toute la flotte, accumulation d'une supériorité gigantesque de forces contre les 15 ou 20.000 hommes — peut-être davantage — de notre garde bourgeoise (les junhères), de notre Vendée (les cosaques), etc...

Combiner nos 3 forces principales, la flotte, les ouvriers et les régiments, de telle sorte que soient immédiatement occupés, et conservés au prix de n'importe quelles pertes: a) la centrale téléphonique ; b) le télégraphe ; c) les gares ; d) les ponts.

Constituer les éléments les plus décidés — nos « troupes de choc », la jeunesse ouvrière, l'élite des marins — en petits détachements chargés d'occuper les points les plus importants et de prendre part à toutes les opérations importantes, comme : cerner et couper Petrograd, s'en emparer par une attaque combinée de la flotte, des ouvriers et de l'armée. C'est là la mission qui exige de l'art et une triple audace.

Composer avec l'élite des ouvriers, des détachements armés de fusils et de grenades, pour attaquer et cerner les « centres » ennemis (les écoles militaires, le télégraphe, les téléphones, etc...) avec pour consigne : mourir tous, mais ne pas laisser passer l'ennemi.

Espérons que, si l'action est décidée, ses dirigeants sauront appliquer les grands principes de Danton et de Marx.

Le succès de la Révolution russe et de la révolution universelle dépend de 2 ou 3 journées de combat.

UN SPECTATEUR.

(W. I. LENINE).